

REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE L'INSÉCURITÉ EN MILIEU URBAIN

[Anthony Garoscio](#)

Presses universitaires de Liège | « Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale »

2006/1 Numéro 69 | pages 33 à 46

ISSN 0777-0707

DOI 10.3917/cips.069.0033

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2006-1-page-33.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Liège.

© Presses universitaires de Liège. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Représentations sociales de l'insécurité en milieu urbain

Anthony GAROSCIO

Laboratoire de psychologie sociale, Université de Provence, France

Résumé : Nos travaux partent du constat suivant : ce n'est pas dans les quartiers où il y a le plus de délinquance que les individus se sentent le plus en insécurité. Nous faisons l'hypothèse que le sentiment d'insécurité est également dépendant de facteurs plus subjectifs, comme la représentation sociale de l'insécurité. Les résultats de deux études de terrain mettent en évidence : 1°- un lien entre sentiment d'insécurité et représentation sociale de l'insécurité ; 2°- pas d'effet du type de quartier d'habitation des sujets sur la structure de la représentation ; 3°- un effet du niveau de victimation, indépendamment du type de victimations subies. Cet effet se traduit par une hausse significative du sentiment d'insécurité chez les « multi-victimes », ainsi que l'apparition de cristallisations sur des groupes sociaux, le glissement de la notion de « peur » et la sensibilisation aux dégradations du quartier comme structurant la représentation de l'insécurité.

Mots-clés : représentations sociales ; sentiment d'insécurité ; niveau de victimation.

L'insécurité est devenue depuis quelques années un terme « à la mode » dans la plupart des médias, ainsi que dans le discours de certains hommes politiques. Celle-ci revient régulièrement, en général lorsque approchent les échéances électorales, mais reste malheureusement bien souvent un concept flou dans le discours de tout un chacun (la preuve la plus récente peut être trouvée dans la campagne des dernières élections présidentielles françaises de 2002 et ses conséquences sur le vote des français). Cette « préoccupation sociale » pour le crime a émergé progressivement dans de nombreux pays occidentaux au cours de la dernière décennie. Ceci a entraîné le développement d'un sentiment d'insécurité qui s'accompagne la plupart du temps de la perception d'une hausse du taux de criminalité et des risques de victimation.

Il nous apparaît pour notre part essentiel, en matière de lutte contre l'insécurité, de prendre en compte non seulement des critères objectifs, tel que le taux de délinquance dans un lieu donné, mais aussi des critères plus subjectifs, qui dépendent de la population concernée par ces mesures. En effet, il ne semble pas exister de lien « direct » entre le sentiment d'insécurité et la probabilité effective de victimation

des individus. Cette irrationalité apparente du sentiment d'insécurité peut s'expliquer selon nous par le fait que les individus ne se réfèrent pas uniquement à une réalité concrète et objective. Cette réalité est « reconstruite » par les individus en fonction de leurs propres connaissances, expériences, croyances et valeurs à propos de l'insécurité. Il nous semble évident que, pour éprouver un quelconque sentiment d'insécurité, une personne doit avoir une représentation de ce qu'est l'insécurité pour elle. Cette représentation n'est pas forcément fondée sur des seuls critères objectifs. Le vécu propre à chacun, son mode de raisonnement, son environnement social, qui sont des facteurs plus subjectifs, vont aussi l'influencer. C'est pourquoi nous nous sommes donnés pour ambition d'apporter un éclairage supplémentaire en matière de lutte contre l'insécurité perçue, en prenant en compte la représentation sociale que peuvent avoir les gens de l'insécurité.

Nous présenterons ici deux études réalisées sur le terrain, dans la ville de Martigues et dans les quartiers Nord de Marseille. Le but de ces études est de construire un outil mettant en lumière le contenu et la structure de la représentation sociale de l'insécurité auprès de diverses populations et groupes sociaux. Ceci afin de réfléchir à des pistes d'action et des préconisations visant la mise en place d'actions concrètes pour lutter efficacement contre le sentiment d'insécurité perçu par la population, en prenant en compte les divers facteurs susceptibles d'influer sur le sentiment d'insécurité perçu ainsi que sur la représentation sociale de l'insécurité.

Sentiment d'insécurité en milieu urbain

Dans sa définition la plus large, le sentiment d'insécurité est pris comme une angoisse cristallisée sur la peur d'être victime d'un crime (Peyrefitte, 1977). Ce sentiment d'insécurité se fonde sur une perception fragmentée de la réalité, influencée par : *l'expérience personnelle de l'individu* : une personne directement

Pour toute correspondance relative à cet article, s'adresser à Anthony Garoscio, 31 rue Jean Martin, 13005 Marseille, France ou par courriel à <agaroscio@hotmail.com>.

victime d'un crime a peur et se sent en insécurité ; *son entourage* : la violence peut être ressentie comme lointaine (elle touche un inconnu) ou proche (elle touche un parent, un ami de l'individu), directe (une agression physique) ou indirecte (comme par exemple un vol de voiture) ; *les moyens de communication* : la place accordée à la violence par les médias contribue grandement à alimenter le sentiment d'insécurité.

Plusieurs chercheurs insistent sur la structure multi facettée du sentiment d'insécurité (Amerio et Roccatto, 2004 ; Lagrange, 2003 ; Roché, 1993). En effet, le sentiment d'insécurité semble conjuguer deux composantes principales : *une certaine peur personnelle*, associée dans l'esprit des gens au risque d'être soi-même victime d'un crime. Certains estiment toutefois que la probabilité d'être victime importe peu pour un individu. Ce qui compte avant tout, c'est la capacité de faire face à un acte délinquant, notamment en terme d'attribution causale (Moser, 1998, 2004) : le sentiment d'insécurité est alors considéré comme « un déficit d'appropriation environnementale qui s'accompagne d'un sentiment d'absence de contrôle » (Moser, 2004, p. 21) ; *une préoccupation pour la sécurité*, traduisant une inquiétude diffuse concernant le crime et ses causes supposées. Elle apparaîtrait comme très liée à l'âge, aux positions politiques de droite ou d'extrême droite et à un faible capital éducatif.

Pour Roché (1993), le sentiment d'insécurité reflète une inquiétude cristallisée sur le crime et ses auteurs désignés. Pour se développer, le sentiment d'insécurité doit donc trouver des objets de cristallisation adéquats. Ces objets de cristallisation peuvent être des classes perçues par l'individu comme plus criminogènes (les jeunes, les étrangers), une menace de son identité corporelle (réelle ou supposée), ou bien encore les liens que l'individu possède avec la société.

L'accent est également mis par certains chercheurs sur les dimensions temporelle et spatiale du sentiment d'insécurité (Augoyard et Leroux, 1991 ; Moser, 1992, 1998, 2004). L'évaluation que l'individu peut faire de sa propre sécurité dépend essentiellement de la perception de son environnement immédiat et de ses propres expériences d'insécurité dans cet environnement. Pour Augoyard et Leroux (1991) le sentiment d'insécurité serait fondé sur deux types d'éléments : d'une part des « sensations pures » (comme les sons, les lumières, les formes...), d'autre part des « représentés et des imaginés ou imaginables ». De plus, l'attribution de l'insécurité à des causes externes (comme la carence des forces de police) entraîne la

persistance du sentiment d'insécurité dans le temps, y compris pour des épisodes de victimation « mineure » (Moser, 1998). Concernant spécifiquement la dimension spatiale de l'insécurité, Moser note que « plus la taille [des immeubles] est élevée, moins l'espace hors de l'habitation est utilisé, moins il y a de services proposés (commerces, etc...) et moins il y a d'interactions sociales. Cet état de fait a deux conséquences : d'une part les habitants perçoivent moins les autres comme susceptibles de les aider et d'autre part ils éprouvent davantage de peur » (Moser, 1992, p. 86).

Toute étude sur les problèmes liés à l'insécurité se doit aussi de prendre en compte le problème des incivilités (Roché, 1993). La multiplication de ces « comportements antisociaux » dans les grandes villes (tapage nocturne, dégradations en tout genre...), qui restent la plupart du temps impunis, joue un rôle important dans la formation de la peur. Par exemple, une étude américaine réalisée sur le campus de l'Université du Michigan a tenté d'examiner les liens entre le fait d'être victime d'incivilités et le bien être perçu (« *well-being* ») chez les étudiants de ce campus. Les résultats de cette expérience mettent en évidence une très forte corrélation entre le fait d'avoir été victime d'une incivilité et un sentiment d'injustice perçue (« *perceived injustice* »). Cette injustice perçue étant elle-même inversement corrélée avec diverses facettes du « *well-being* » chez les étudiants (Barker, 2003).

Certains recherchent également l'origine du sentiment d'insécurité dans l'amélioration du niveau de vie et le calme relatif de nos sociétés modernes. Paperman suggère par exemple que l'une des raisons du sentiment d'insécurité se trouve dans la relative tranquillité de la vie publique de nos sociétés. Ce serait « parce que nous jouissons de cette tranquillité, que nous réagissons vivement aux plus petites perturbations de la vie publique. Ainsi se dissiperait l'irrationalité apparente du sentiment d'insécurité, symptôme de l'abaissement d'un seuil de tolérance aux désordres, plutôt que symptôme d'un état objectif des troubles de l'ordre public » (Paperman, 1991, p. 128).

Notre principale question est de savoir quel(s) mécanisme(s) peut(vent) conduire à l'émergence de ce sentiment d'insécurité, notamment dans les lieux pourtant épargnés a priori par la délinquance et les violences urbaines, mais aussi à l'intérieur des quartiers dits « *sensibles* », dans lesquels les violences urbaines ainsi que la petite et moyenne délinquances semblent être le lot quotidien des habitants.

Il nous semble que la définition même du sentiment d'insécurité la plus acceptée, à savoir une angoisse cristallisée sur la peur d'être victime d'un crime et sur les auteurs désignés du crime (Moser, 1992 ; Peyrefitte, 1977 ; Roché, 1993), se rapproche énormément de la définition d'une représentation sociale. De par son caractère subjectif et sa saillance dans les préoccupations majeures des individus, nous pouvons penser que ce sentiment d'insécurité est largement dépendant de la représentation sociale de l'insécurité.

Nous allons maintenant voir en quoi, selon nous, d'une part l'insécurité est un objet social de représentation. D'autre part, nous verrons également comment l'approche structurale des représentations sociales peut apporter des éléments importants dans l'étude et la compréhension du sentiment d'insécurité en milieu urbain. Selon nous, l'approche structurale pourra en effet nous aider à réfléchir à des axes d'actions susceptibles d'avoir un impact sur ce qu'est « réellement » l'insécurité aux yeux des gens.

L'insécurité comme objet de représentation sociale

La définition du sentiment d'insécurité la plus couramment acceptée est une inquiétude cristallisée sur la peur d'être victime d'un délit et sur les auteurs (réels ou supposés) de ce délit. Il s'appuie sur le vécu des individus en matière d'insécurité ; vécu à la fois objectif et subjectif, dans le sens où la communication ainsi que la reconstruction de la réalité objective à travers des filtres de valeurs personnelles vont avoir une influence sur son développement. De plus, la peur se cristallise sur un certain nombre d'objets, comme une menace de l'identité corporelle (réelle ou supposée), des groupes sociaux perçus comme criminogènes (jeunes, étrangers)... Il nous semble pour notre part évident que le sentiment d'insécurité doit s'appuyer sur la représentation sociale de l'insécurité pour se développer. Une représentation que se forment les individus à partir de leurs expériences, croyances, connaissances à propos de l'insécurité. En effet, pour déclarer me sentir en insécurité, il est nécessaire que j'aie une représentation de ce qu'est l'insécurité. Cette représentation me permettra de savoir quoi penser, comment me comporter, face au problème de l'insécurité.

Les représentations sociales sont des ensembles organisés et hiérarchisés des jugements, attitudes et informations qu'un groupe social donné élabore à propos d'un objet donné. Résultant d'un processus d'appropriation et de reconstruction de la réalité dans un système symbolique, elles sont intériorisées

par les membres d'un groupe social, ainsi que collectivement engendrées et partagées (Abrie, 1994, 1996, 2003 ; Guimelli, 1994). À ce titre, une représentation sociale est toujours dépendante d'une part d'un objet social qui la suscite (phénomène, événement, fait social, personnes, groupes...), d'autre part de l'individu ou du groupe qui l'exprime et la construit. Elle est ainsi une vision subjective de la réalité, médiatisée par un système subjectif et socialement déterminé.

Ces ensembles organisés orientent les anticipations et les attentes des individus. La représentation constitue donc un véritable « *guide pour l'action* », en déterminant les comportements et les pratiques de chacun par rapport à une réalité spécifique. Ainsi, tout individu est déterminé non seulement par les caractéristiques objectives de son environnement, mais aussi en fonction de la façon dont il l'appréhende et lui donne une signification et une valeur. De fait, « les pratiques sociales sont largement orientées par les représentations sociales, car représentations sociales et pratiques sont indissociablement liées : elles s'engendrent mutuellement ; les représentations guident et déterminent les pratiques et ces dernières agissent en créant ou en transformant des représentations sociales » (Abrie, 1996, p. 12).

Approche structurale des représentations

En 1976, Abrie avance la théorie du noyau central : « l'organisation d'une représentation présente une modalité particulière, spécifique : non seulement les éléments de la représentation sont hiérarchisés, mais par ailleurs toute représentation est organisée autour d'un noyau central, constitué d'un ou de quelques éléments qui donnent à la représentation sa signification » (Abrie, 1994, p. 19). Ce noyau central (on peut aussi parler de « *système central* »), assure deux fonctions essentielles : une *fonction génératrice*, dans le sens où il est ce par quoi les éléments constitutifs de la représentation prennent un sens, une valeur ; une *fonction organisatrice*, car c'est lui qui détermine la nature des liens qui unissent entre eux les éléments de la représentation. En ce sens, il est l'élément unificateur et stabilisateur de la représentation. Tout élément de la représentation est donc dépendant du système central. De plus, le système central constitue l'élément le plus stable de la représentation, assurant sa pérennité dans des contextes mouvants et évolutifs. Il est l'élément de la représentation qui résistera le plus au changement ; toute modification du système central entraînera par ailleurs une transformation complète de la représentation (Abrie, 1994 ; Guimelli, 1994).

Ainsi, la connaissance du système central de la représentation de l'insécurité, ainsi que des facteurs susceptibles d'influer sur lui, est cruciale si l'on souhaite agir sur l'insécurité telle qu'elle est perçue par les individus. Les éléments constitutifs du système central seront ceux sur lesquels il faudra agir dans toute action visant à modifier la représentation (et diminuer par là même le sentiment d'insécurité perçue).

Un certain nombre de facteurs sont susceptibles d'influencer la structure d'une représentation sociale, notamment en terme de « distance à l'objet » (Abrie et Tafani, 1995 ; Guimelli, 1996). Plus un groupe social est proche d'un objet, plus il va valoriser les éléments fonctionnels ; à l'inverse, plus il en est éloigné, plus il va solliciter des éléments normatifs.

Concernant la représentation sociale de l'insécurité, il nous semble que la distance entretenue par les individus avec l'objet « insécurité » peut s'opérationnaliser de deux manières :

- en fonction de *l'environnement immédiat des individus*. On parlera ici de pression objective des faits (POF). Habiter dans un quartier où sont commis un nombre important de délits entraîne une forte pression de l'environnement sur le sujet en matière d'insécurité. On peut alors considérer que l'individu entretient une faible distance par rapport à l'objet de représentation insécurité. À l'inverse, habiter dans un quartier où est commis un faible nombre de délits va entraîner une faible pression objective des faits sur l'individu. Celui-ci entretient alors une distance élevée par rapport à l'objet de représentation insécurité ;
- en fonction des *expériences personnelles des individus* en matière d'insécurité. Au plus un individu se retrouve confronté à des situations génératrices d'insécurité, que ce soit en tant que victime directe et/ou témoin, au plus la distance qu'il entretient avec l'objet insécurité sera faible. On parle à ce moment là de niveau de victimation des individus.

Enfin, il est également important de prendre en compte l'effet des pressions sociales sur les réponses des sujets lorsqu'on étudie un objet aussi marqué que l'insécurité. En effet, il est sûr que pour certains objets de représentation, dans certains contextes, peut exister une « zone muette » de la représentation (Abrie, 2003 ; Guimelli et Deschamps, 2000 ; Deschamps et Guimelli, 2004). Cette zone muette est constituée d'éléments *contre normatifs*, non verbalisés par les sujets avec une méthode classique de recueil. Elle peut également concerner des éléments centraux de la représentation. Ainsi, lorsqu'on étudie des

objets fortement marqués socialement, « c'est-à-dire des objets dont le champ représentationnel comporte des cognitions ou des croyances qui, si elles étaient exprimées (notamment dans certaines situations), pourraient mettre en cause des valeurs morales ou des normes sociales valorisées par le groupe » (Deschamps et Guimelli, 2004, p. 113), on se doit de prendre en compte cette zone muette sur un plan méthodologique. L'hypothèse de l'existence d'une zone muette dans certaines représentations a été testée par Guimelli et Deschamps (2000), dans leur recherche concernant les représentations sociales des Gitans. Ces chercheurs ont fait varier le contexte psychosocial en demandant à leurs sujets de répondre à une question d'associations libres d'abord en leur nom, puis de la façon dont auraient répondu « les Français en général » selon eux. En permettant aux sujets de se référer à un groupe auquel ils peuvent s'identifier, on diminue leur degré d'implication dans leurs réponses. Dès lors, il devient plus acceptable pour les sujets d'exprimer des idées socialement non désirables, mais prenant tout de même une place importante dans le champ représentationnel. « Les résultats ont montré en effet, à cette occasion, que la modification des conditions dans lesquelles les sujets ont produit leurs réponses avait accru de manière spectaculaire la fréquence [...] de certaines réponses socialement non désirables (par exemple : « Sales », « Voleurs ») au point qu'elles en sont devenues dominantes dans le champ de représentation » (Deschamps et Guimelli, 2004, p. 112).

Représentations sociales de l'insécurité

Deschamps et Guimelli ont déjà réalisé auprès de diverses populations étudiantes plusieurs études sur les représentations sociales de l'insécurité vs. la sécurité (Deschamps et Guimelli, 2004 ; Guimelli et Rouquette, 2004). Concernant le type d'éléments constituant le champ représentationnel de l'insécurité, les résultats de ces travaux font ressortir un certain nombre d'items de type descriptif : « violence », « agression », « délinquance », « vol », « drogue » ; des cristallisations sur des groupes sociaux : « banlieue », « étrangers », « jeunes » ; des items temporels : « nuit » ; des émotions : « peur », « danger » ; des items environnementaux : « chômage », « pauvreté ». Bien que nos travaux soient menés auprès de populations différentes de celles des travaux de Deschamps et Guimelli (les habitants de la ville de Martigues et les habitants des quartiers Nord de Marseille), ceci nous donne une idée assez précise du type d'items que nous devrions retrouver dans nos propres études.

Étude « Martigues »

Objectifs et hypothèses

Les objectifs de cette étude étaient :

- mettre en lumière le contenu et la structure de la représentation sociale de l'insécurité ;
- mettre en évidence un lien entre le sentiment d'insécurité et la représentation sociale de l'insécurité ;
- étudier les facteurs susceptibles d'influer sur cette représentation.

Pour ce faire, nous avons construit un questionnaire opérationnalisant deux variables indépendantes :

- *la pression objective des faits* ; en fonction du nombre d'actes délinquants enregistrés par la Police dans le quartier d'habitation des sujets. Les sujets résidant dans des quartiers où un nombre important d'actes délinquants est enregistré (5% ou plus de l'ensemble des actes enregistrés dans la ville) sont soumis à une pression objective des faits élevée (POF +) ; les sujets résidant dans des quartiers où un faible nombre d'actes délinquants est enregistré sont soumis à une pression objective des faits faible (POF -) (sources : Contrat Local de Sécurité Martigues, Port-de-Bouc, Châteauneuf-les-Martigues ; Hôtel de Police de Martigues) ;
- *le niveau de victimation* des sujets ; il s'agit du nombre de fois où le sujet déclare avoir été lui-même confronté à un acte délinquant (en tant que témoin ou victime de l'acte). Concrètement, les sujets répondaient en fin de questionnaire à une question de victimation indiquant le nombre et la nature des délits dont ils avaient été victimes ou témoins au cours des 6 derniers mois.

Ces deux variables nous semblent opérationnaliser la notion de distance par rapport à l'objet de représentation (Abric et Tafani, 1995 ; Guimelli, 1996) suivant deux « contextes » : en fonction de l'environnement direct du sujet (pour la POF) et de ses expériences personnelles en matière d'insécurité.

Les hypothèses que nous formulons ici sont les suivantes :

- l'existence d'un lien entre le sentiment d'insécurité déclaré et la représentation sociale de l'insécurité. Ce lien se traduira par une représentation sociale de l'insécurité différente chez les sujets éprouvant un plus fort sentiment d'insécurité ;
- un effet de la POF sur le sentiment d'insécurité se traduisant par un plus fort sentiment d'insécurité chez les sujets vivant dans des quartiers soumis à une POF+ ;

- un effet du niveau de victimation des sujets se traduisant par une augmentation du sentiment d'insécurité déclaré chez les sujets se déclarant victimes d'actes délinquants.

Population

117 habitants de la ville de Martigues ont participé à cette étude. Ces sujets étaient contactés par l'intermédiaire du Service de Développement des Quartiers de la ville, ainsi que des centres sociaux. Une partie des sujets a également été contactée au hasard, dans les rues de la ville.

Au niveau de la répartition des effectifs pour chaque variable, 70 sujets résident dans un quartier soumis à une POF +, 47 habitent dans un quartier soumis à une POF -. Par rapport au niveau de victimation, 30 sujets déclarent n'avoir jamais été témoins ou victimes d'actes délinquants au cours des 6 derniers mois (groupe « non victimes »), 25 déclarent avoir été témoins d'au moins 1 délit, mais jamais victimes (groupe « témoins »), 28 déclarent avoir été victimes d'un seul délit (groupe « victimes simples ») et 34 déclarent avoir été victimes de 2 délits ou plus (groupe « multi victimes »).

Résultats

Sentiment d'insécurité déclaré

Nous avons proposé aux sujets une série de propositions reprenant différents moments de la vie quotidienne où l'on peut éprouver un sentiment d'insécurité (« à mon domicile », « quand je suis dans mon quartier », « quand je vais faire mes courses en ville », « quand je vais faire mes courses dans un supermarché », « quand je sors le soir », « à mon travail »). Pour chacune des propositions, les sujets devaient donner leur réponse en se positionnant sur une échelle en 6 points, de 0 (je n'éprouve aucun sentiment d'insécurité) à 5 (j'éprouve un très fort sentiment d'insécurité). Nous avons réalisé un score moyen sur l'ensemble des échelles. Ceci nous donne une moyenne du sentiment d'insécurité déclaré pour chaque sujet.

En comparant le sentiment d'insécurité déclaré en fonction du type de quartier d'habitation (POF), une analyse de régression nous permet de constater qu'il n'y a aucun effet significatif de cette variable ($F(1,115) = .89, ns$). Les moyennes des deux groupes de sujets ne se différencient pas.

En revanche, si l'on compare le sentiment d'insécurité déclaré en fonction cette fois du niveau de victimation des sujets, on observe un effet significatif

Tableau 1 : moyenne du sentiment d'insécurité déclaré en fonction du niveau de victimation

	Non victimes	Témoins	Victimes simples	Multi victimes
Sentiment d'insécurité déclaré (de 0 à 5)	0.83*	0.83**	0.88**	1.37
Par rapport au groupe multi victimes, les tests de comparaison de moyennes indiquent des différences significatives * à $p = .02$ et ** à $p = .05$				

de celui-ci sur le sentiment d'insécurité : $F(1,115) = 4.88, p < .03$. Les non victimes et les témoins ont une moyenne identique. Les victimes simples ont une moyenne sensiblement supérieure, mais cette différence n'est pas significative. Les multi victimes pour leur part se différencient des trois autres groupes avec un sentiment d'insécurité déclaré significativement plus élevé (cf. tableau 1, ci-dessus). Il n'y a en outre aucune interaction significative entre les deux variables.

Nous avons utilisé trois outils pour mettre en lumière le contenu et la structure de la représentation sociale de l'insécurité (Abrie, 2003 ; Moliner, Râteau et Cohen-Scali, 2002) :

- une question d'associations libres, avec pour terme inducteur le mot « *insécurité* » ;
- une question d'associations libres en contexte de substitution, afin de mettre en évidence la zone muette de la représentation de l'insécurité (Abrie, 2003 ; Deschamps et Guimelli, 2004 ; Guimelli et Deschamps, 2000). Nous avons choisi un groupe de référence le plus proche possible de notre population de sujets. Ils répondaient comme l'aurait fait selon eux un marseillais (i.e. un habitant de Martigues) interrogé au hasard ;
- une question de caractérisation, dans laquelle les sujets devaient choisir les cinq phrases les plus représentatives d'un quartier où l'on se sent en insécurité parmi quinze phrases, puis les cinq les moins représentatives parmi les restantes. Les items testés étaient : agressions, policiers, étrangers, peur, pollué, cité, jeunes, chômeurs, vols, banlieue, usines, drogue, centre-ville, pauvres, viols.

Le croisement des résultats nous permettra de repérer le contenu et la structure de la représentation sociale de l'insécurité, ainsi que sa dynamique en fonction des variables indépendantes opérationnalisées.

Tableau 2 : réponses à la question d'associations libres (Q.1) en fonction du niveau de victimation des sujets

		Rang ≤ 2.6	Rang > 2.6
NON VICTIMES (n = 30)	Fréquence ≥ .20	Agressions ($f=.52, rg=1.8$)	Drogue ($f=.34, rg=3.7$)
		Vols ($f=.52, rg=2.5$)	Viols ($f=.31, rg=3.1$)
		Violence ($f=.28, rg=1.4$)	Délinquance ($f=.24, rg=3.3$)
			Peur ($f=.21, rg=2.8$)
	Fréquence < .20		Dégradations ($f=.21, rg=3.8$)
		Émeutes ($f=.17, rg=1.6$)	Bagarres ($f=.17, rg=3.4$)
TÉMOINS (n = 25)	Fréquence ≥ .20	Agressions ($f=.56, rg=2.1$)	Peur ($f=.52, rg=2.8$)
		Vols ($f=.48, rg=2.5$)	Dégradations ($f=.28, rg=2.9$)
		Violence ($f=.36, rg=1.8$)	Drogue ($f=.28, rg=3.3$)
			Insultes ($f=.16, rg=2.8$)
	Fréquence < .20		Délinquance ($f=.16, rg=3.0$)
			Viols ($f=.16, rg=.32$)
VICTIMES SIMPLS (n = 28)	Fréquence ≥ .20	Agressions ($f=.61, rg=2.4$)	Peur ($f=.75, rg=2.8$)
		Violence ($f=.25, rg=2.0$)	Vols ($f=.47, rg=2.7$)
	Fréquence < .20		Délinquance ($f=.18, rg=2.8$)
		Drogue ($f=.18, rg=2.4$)	Jeunes ($f=.18, rg=3.2$)
			Viols ($f=.18, rg=3.2$)
MULTI VICTIMES (n = 34)	Fréquence ≥ .20	Agressions ($f=.62, rg=2.5$)	
		Vols ($f=.62, rg=2.6$)	Drogue ($f=.24, rg=3.3$)
		Peur ($f=.44, rg=2.3$)	
		Violence ($f=.26, rg=2.2$)	
	Fréquence < .20		Insultes ($f=.18, rg=2.7$)
			Viols ($f=.18, rg=2.7$)

Les éléments ayant une fréquence ≥ .20 et un rang ≤ 2.6 sont les éléments susceptibles de constituer la zone centrale de la représentation.

Concernant la question d'associations libres, nous constatons que seule la variable « *niveau de victimation* » donne lieu à des différences dans les réponses. On observe dans ces résultats (cf. tableau 2) :

- d'une part, que les items constitutifs du champ représentationnel sont essentiellement des items

de type descriptif. C'est-à-dire que pour nos sujets, l'insécurité, c'est quand il y a de la violence, des agressions, des vols ;

– il est, d'autre part, intéressant de noter le glissement progressif de l'idée de « peur » au sein de la zone constitutive du système central (forte fréquence d'apparition et rang moyen proche de 1). Présente dans la zone périphérique chez les sujets non victimes, témoins et victimes simples, la peur intègre la zone centrale des multi victimes, résultat au combien intéressant en ce qui concerne la dynamique de la représentation sociale, mais qui mérite d'être confirmé par la question de caractérisation.

Il n'y a également que la variable « *niveau de victimation* » qui donne lieu à des différences dans les réponses à la question d'associations libres en contexte de substitution. Nous pouvons constater par ces résultats qu'on a bien une « *zone muette* » dans la représentation sociale de l'insécurité (cf. *tableau 3*). En effet, alors qu'aucun groupe social n'était cité par les sujets lorsqu'ils répondaient à la question d'associations libres standard, on voit en contexte de substitution l'émergence de trois « groupes » souvent stigmatisés en matière d'insécurité : les jeunes, les étrangers, les cités, lorsqu'ils répondent « comme l'aurait fait, selon eux, un martéchal interrogé au hasard ». De même, concernant l'influence du niveau de victimation des sujets, on peut constater que celui-ci n'est pas des moindres. En effet, si seuls « les jeunes » sont cités par les non victimes, « les étrangers » et « les cités » apparaissent dans les réponses des témoins, des victimes simples et des multi victimes. L'item « jeunes » intègre la zone périphérique de la représentation chez les non victimes, mais il se retrouve dans la zone centrale chez les témoins, les victimes simples et les multi victimes. L'item « étrangers », absent chez les non victimes, apparaît dans la zone centrale des témoins et des victimes (simples et multiples). Enfin, l'item « cités », également absent des réponses des non victimes, intègre les réponses des témoins et des victimes dans la zone périphérique de la représentation.

On a donc bien une zone muette dans le champ représentationnel de l'insécurité, elle aussi influencée par le niveau de victimation des individus. Cette zone muette consiste en une série de cristallisations sur des groupes sociaux, centrales ou pas dans la représentation, qui sont socialement indésirables et que les individus ne verbalisent pas en condition « standard » de réponse.

Tableau 3 : réponses à la question d'associations libres en contexte de substitution (Q.2) en fonction du niveau de victimation des sujets

	Rang ≤ 2.6	Rang > 2.6
NON VICTIMES (n = 30)	Fréquence ≥ .20 Vols (f=.67, rg=2.4) Agressions (f=.50, rg=2.3) Violence (f=.21, rg=2.2)	Drogue (f=.38, rg=3.6) Police (f=.29, rg=3.3) Délinquance (f=.25, rg=2.7) Peur (f=.21, rg=3.0) Jeunes (f=.21, rg=3.0)
	Fréquence < .20 Violence (f=.17, rg=1.5) Viols (f=.17, rg=1.5)	
TÉMOINS (n = 25)	Fréquence ≥ .20 Agressions (f=.52, rg=2.5) Jeunes (f=.28, rg=2.3) Étrangers (f=.24, rg=2.2)	Vols (f=.48, rg=2.6) Drogue (f=.48 ; rg=3.3)
	Fréquence < .20 Délinquance (f=.16, rg=2.5)	Cités (f=.16, rg=3.3) Dégradations (f=.16, rg=4.0) Viols (f=.16 ; rg=4.3)
VICTIMES SIMPLES (n = 28)	Fréquence ≥ .20 Vols (f=.50, rg=2.4) Agressions (f=.47, rg=2.5) Étrangers (f=.38, rg=2.1) Jeunes (f=.29, rg=2.6) Peur (f=.21, rg=1.0)	Drogue (f=.21, rg=3.0)
	Fréquence < .20 Cités (f=.17, rg=2.0) Pollution (f=.17, rg=2.4)	Chômage (f=.17, rg=3.5)
MULTI VICTIMES (n = 34)	Fréquence ≥ .20 Vols (f=.50, rg=2.2) Agressions (f=.42, rg=2.6) Jeunes (f=.20, rg=2.2) Peur (f=.20, rg=2.4) Étrangers (f=.20, rg=2.6) Insultes (f=.20, rg=2.6)	Cités (f=.32, rg=3.4) Drogue (f=.27, rg=2.7) Police (f=.23, rg=3.5)
	Fréquence < .20	Nuit (f=.15, rg=2.8) Dégradations (f=.15, rg=3.0)

Les éléments ayant une fréquence ≥ .20 et un rang ≤ 2.6 sont les éléments susceptibles de constituer la zone centrale de la représentation.

Pour la question de caractérisation, nous avons réalisé deux types d'analyses : en fonction de la *moyenne* du score de chaque item ; en fonction de la *distribution des réponses* pour chaque item (combien de sujets ont choisi l'item, combien l'ont rejeté et combien ne l'ont pas choisi du tout). Nous aurons ainsi pour chaque item une courbe dont la forme pourra nous renseigner sur le statut des items au sein du champ représentationnel.

Si l'on se penche sur la moyenne (comprise entre -1 et 1) de chaque item en fonction du niveau de victimisation des sujets, nous pouvons noter que quatre items sont très saillants, quel que soit le niveau de victimisation des sujets, avec une moyenne supérieure à .60. Il s'agit des items « agressions » (*mnonv.*=.87, *mtémoins*=1.00, *mv.simp*=.79, *mmultiv.*=.88), « vols » (*mnonv.*=.83, *mtémoins*=.80, *mv.simp*=.64, *mmultiv.*=.79), « drogue » (*mnonv.*=.73, *mtémoins*=.76, *mv.simp*=.61, *mmultiv.*=.79) et « viols » (*mnonv.*=.77, *mtémoins*=.84, *mv.simp*=.79, *mmultiv.*=.69).

Un cinquième item, « peur », est relativement saillant chez les témoins (*m*=.44), victimes simples (*m*=.39) et multi victimes (*m*=.47), mais peu chez les non victimes (*m*=.17).

Nous avons ensuite regardé la distribution des réponses des sujets pour chacun de ces 5 items. Nous avons pour ce faire construit une courbe indiquant le nombre de sujets ayant sélectionné l'item comme étant représentatif d'un quartier où l'on se sent en insécurité (codé +), combien l'ont rejeté (codé -) et combien ne l'ont pas choisi du tout (codé 0). La forme de ces courbes peut nous permettre de formuler des hypothèses quant à la centralité de chacun de ces items. Si une majorité de sujets a choisi l'item comme étant représentatif (on parle alors de « courbe en J »), il y a de très fortes chances pour que l'item soit central. En revanche, si la courbe de distribution est plate, l'item aura probablement un statut plus périphérique dans la représentation. Enfin, si l'item a été rejeté en bloc par les sujets, l'item occupera la seconde périphérie de la représentation. Ce type d'analyse est ainsi complémentaire de l'analyse des moyennes. En effet, deux items peuvent avoir une moyenne identique mais leurs courbes de distribution peuvent être pourtant totalement différentes. Dans notre population, les items « agressions », « vols », « drogue » et « viols » ont une courbe de distribution en J, quel que soit le type de victimisation des sujets. Par contre, on ne retrouve cette distribution en forme de J, concernant l'item « peur », que chez les multi victimes, qui ont en majorité choisi l'item comme étant représentatif (62% des sujets,

soit 21/34). Chez les non victimes, les témoins et les victimes simples, la courbe est plus plate ; on a quasiment le même nombre de sujets qui choisissent l'item « peur » comme étant représentatif et de sujets qui ne le choisissent pas du tout.

Il semble ainsi que la peur ne devienne structurante de la représentation sociale de l'insécurité qu'à partir du moment où l'on a été victime d'au moins deux délits au cours des six derniers mois. Avant, même si la peur existe au sein du champ représentationnel, elle ne fait toutefois pas partie du système central de la représentation et n'est donc pas structurante. On constate en effet que, pour chaque outil utilisé, c'est le statut de l'item « peur » qui différencie uniquement les sujets multi victimes de tous les autres. Il est donc très probable que cet élément devienne central dans la représentation sociale de l'insécurité lorsqu'un individu a été victime de plusieurs délits dans un temps relativement court (six mois).

Discussion

Cette première étude, réalisée auprès de la population tout-venant de la ville de Martigues, nous a permis de tester un certain nombre d'hypothèses. Tout d'abord, l'impact de deux facteurs, l'un objectif (la pression objective des faits, ou POF) et l'autre plus subjectif (le niveau de victimisation, auto rapporté par les sujets eux-mêmes), sur le sentiment d'insécurité perçu par la population et la représentation sociale de l'insécurité. Il est apparu que la POF ne semble pas avoir d'effet sur le sentiment d'insécurité perçu par les habitants. De même, cette POF n'a pas d'impact sur la structure de la représentation sociale de l'insécurité : les sujets partagent la même représentation, quel que soit le type de quartier où ils habitent. À l'inverse, le niveau de victimisation, qui est une variable plus subjective, dans le sens où ce sont les sujets eux-mêmes qui déclaraient avoir été victimes de délits au cours des six derniers mois, a pour sa part un effet non seulement sur le sentiment d'insécurité déclaré, mais aussi sur la représentation sociale de l'insécurité (cf. tableau 4). On constate en effet le glissement progressif de la peur, d'élément périphérique de la représentation chez les non victimes, témoins et victimes simples, à un élément plus structurant de cette représentation quand les sujets ont été victimes de plusieurs délits.

On peut également noter l'émergence d'un certain nombre de « cristallisations » sur des groupes sociaux, au sein du champ représentationnel, également en fonction du niveau de victimisation des individus. Toutefois, ces cristallisations n'apparaissent

Tableau 4 : dynamique de la représentation sociale de l'insécurité en fonction du niveau de victimation des sujets (étude « Martigues »)

	Non victimes	Témoins	Victimes simples	Multi victimes
Éléments centraux		Agressions	Agressions	Agressions
	Agressions	Viols	Viols	Viols
	Viols	Vols	Vols	Vols
	Vols	Drogue	Drogue	Drogue
	Drogue	Violence	Violence	Violence
	Violence	Jeunes	Jeunes	Jeunes
		Étrangers	Étrangers	Étrangers
Éléments périphériques	Peur	Peur	Peur	Peur
	Jeunes	Cités	Cités	Cités
	Police	Police	Police	Police

sent que dans le cas où on demande aux sujets de répondre à la place d'un groupe de référence (ici, les martégaux en général). Ceci appuie l'hypothèse de l'existence d'une zone muette dans les représentations d'objets socialement marqués comme l'insécurité. Si l'on n'avait pas opérationnalisé cette question d'associations libres en contexte de substitution, nous serions passés à côté d'informations importantes, les sujets n'abordant pas ces éléments de façon spontanée, voire les rejetant quand on leur propose dans des questions en contexte « standard ».

Les résultats de cette première étude vont dans le sens de l'hypothèse selon laquelle le sentiment d'insécurité ne dépend pas que de critères purement objectifs. Nous nous sommes penchés sur le détail des victimations déclarées par nos sujets dans cette recherche. La plupart de ces victimations sont des violences verbales (insultes et autres), des actes de vandalisme, du tapage... Ce type de victimation dépend énormément du seuil de tolérance de chacun, tel que le définit Paperman (1991). On peut en effet penser que les personnes habitant dans des quartiers habituellement « calmes » supporteront moins le tapage (*i.e.* le fait d'entendre du bruit) par exemple que ceux qui habitent en plein centre-ville ou dans un quartier bruyant.

Mais le faible effectif de sujets dans cette première étude ne nous a pas permis d'analyser les éventuels effets du type de victimation dont se déclarent victimes les sujets. Est-ce que se faire agresser physiquement est vécu, sur un plan psychologique, de la même façon que se faire insulter, voler ou être victime de tapage nocturne ?

Étude « Quartiers Nord »

Objectifs et hypothèses

L'étude « Martigues » a permis de mettre en évidence une absence d'effet du type de quartier d'habitation des sujets sur leur sentiment d'insécurité perçu et sur leur représentation sociale de l'insécurité. De plus, cette étude nous a également permis de mettre en évidence un effet du niveau de victimation des individus sur le sentiment d'insécurité et la représentation sociale de l'insécurité. Nous avons souhaité dans cette deuxième étude tester l'éventuelle influence du type de victimation subie sur la dynamique de la représentation de l'insécurité. En d'autres termes, est-ce que les sujets ont tel type de représentation sociale de l'insécurité parce qu'ils ont été victimes de tel type de délit, ou bien le type de délit n'a-t-il aucune importance ?

Nous avons ici choisi de « neutraliser » le type de quartier d'habitation en ne travaillant qu'avec des sujets résidant dans des quartiers soumis à une POF+. Les variables testées ici étaient donc :

- le *niveau de victimation* ; calculé de la même façon que dans l'étude « Martigues ». Nous avons cette fois trois modalités pour cette variable : non victimes *vs.* victimes simples *vs.* multi victimes. Notre hypothèse reste qu'on aura un effet du niveau de victimation sur la structure de la représentation sociale de l'insécurité ;
- le *type de victimation* subie ; parallèlement à la passation de notre questionnaire, nous avons demandé à 20 habitants des quartiers Nord de « classer » les délits de la question de victimation en fonction de

leur gravité par rapport aux autres, suivant la méthode des juges. L'analyse de ces réponses a fait ressortir trois « blocs » de délits : ceux jugés très graves par rapport aux autres (agression, viol, violence routière dans le quartier, violence raciste), ceux jugés moyennement graves (cambrìolage, vandalisme, discrimination sociale, vol à l'arraché) et ceux jugés peu graves (vol de voiture, vol dans la voiture, tapage, insultes) par rapport aux autres. Nous avons ainsi une variable à quatre modalités : non victimes vs. victimes de délits peu graves vs. victimes de délits moyennement graves vs. victimes de délits très graves. Nous faisons pour notre part l'hypothèse que le type de délit subi n'aura aucun effet sur la représentation sociale de l'insécurité. Un individu vivra de la même manière, sur un plan représentationnel, le fait de se faire agresser physiquement et le fait de se faire voler sa voiture, par exemple. Cette hypothèse se justifie par le fait que ce sont les sujets eux-mêmes qui se définissent en tant que victimes.

Population

654 sujets ont participé à cette étude. Ils ont été contactés par l'intermédiaire de divers acteurs sociaux de terrain (associations d'habitants, centres sociaux...) ; une partie d'entre eux a également été contactée au hasard, dans la rue. Ils ont répondu à un questionnaire reprenant les mêmes outils que pour l'étude « Martigues » concernant la représentation sociale de l'insécurité. Les items testés dans la question de caractérisation, adaptés à la population de cette deuxième étude étaient : agressions, policiers, étrangers, peur, bandes, cité, jeunes, chômeurs, vols, quartier dégradé, usines, drogue, centre-ville, médias, viols.

L'ensemble des sujets a déclaré avoir été témoin d'au moins un délit au cours des six derniers mois ; 28% des sujets se déclarent victimes d'au moins un délit (184/654). Parmi eux, 63 sont des « victimes simples » et 121 sont des « multi victimes ». Concernant le type de victimation, 40 sujets se déclarent victimes de délits jugés peu graves, 54 de délits jugés moyennement graves et 90 de délits très graves.

Résultats

Les résultats montrent que c'est le niveau de victimation des individus qui permet de discriminer des groupes sociaux différents, possédant des représentations sociales de l'insécurité différentes. Si l'on regarde l'effet du type de victimation, on peut constater que les « non victimes » et les trois ty-

Tableau 5 : réponses à la question d'associations libres (Q.1) en fonction du niveau de victimation des sujets

		Rang ≤ 2.6	Rang > 2.6
NON VICTIMES (n = 470)	Fréquence ≥ .20		Vols ($f=.24$, $rg=2.7$) Drogue ($f=.21$, $rg=2.8$)
	Fréquence < .20	Violence ($f=.18$, $rg=2.3$) Jeunes ($f=.16$, $rg=2.1$) Peur ($f=.16$, $rg=2.3$)	Nuit ($f=.16$, $rg=2.8$)
VICTIMES SIMPLES (n = 63)	Fréquence ≥ .20	Violence ($f=.35$, $rg=2.4$)	Drogue ($f=.37$, $rg=3.0$) Peur ($f=.30$, $rg=2.7$) Vols ($f=.25$, $rg=2.8$)
	Fréquence < .20	Agressions ($f=.16$, $rg=1.9$) Viols ($f=.16$, $rg=2.1$)	Alcool ($f=.17$, $rg=3.5$) Délinquance ($f=.16$, $rg=2.7$) Voitures ($f=.16$, $rg=3.3$) Insultes ($f=.16$, $rg=3.6$)
MULTI VICTIMES (n = 121)	Fréquence ≥ .20	Vols ($f=.36$, $rg=2.1$) Violence ($f=.26$, $rg=2.3$) Peur ($f=.26$, $rg=2.5$)	Drogue ($f=.26$, $rg=3.2$) Nuit ($f=.25$, $rg=3.1$) Police ($f=.21$, $rg=3.2$)
	Fréquence < .20	Armes ($f=.14$, $rg=2.5$)	Route ($f=.18$, $rg=3.3$) Alcool ($f=.15$, $rg=3.1$) Voitures ($f=.14$, $rg=3.1$)

Les éléments ayant une fréquence ≥ .20 et un rang ≤ 2.6 sont les éléments susceptibles de constituer la zone centrale de la représentation.

pes de victimes se différencient bien au niveau de leurs réponses aux différentes questions. Toutefois, il n'y a aucune différence dans les réponses entre les différents sous-groupes de victimes (victimes de délits « peu graves » vs. « moyennement graves » vs. « très graves »). Il semble donc que ce soit le niveau de victimation des individus, indépendamment du type de victimations qu'ils ont pu subir, qui différencie plusieurs types de représentations sociales de l'insécurité.

Si l'on se penche sur les réponses des sujets à la question d'associations libres en fonction de leur niveau de victimation (cf. tableau 5), on peut observer notamment :

- que les items constitutifs de la zone centrale, peu nombreux, sont essentiellement des items descriptifs (violence, vols) dans chacune des trois modalités de la variable ;
- le glissement progressif de la notion de peur. Présente dans la périphérie de la représentation chez les non victimes et les victimes simples, elle intègre la zone centrale de la représentation chez les multi victimes.

En contexte de substitution (*cf. tableau 6*), les sujets devaient répondre comme l'aurait fait selon eux un marseillais interrogé au hasard. On peut voir apparaître dans les réponses un certain nombre de cristallisations sur des groupes sociaux : *les jeunes*, dans la zone centrale de la représentation chez les non victimes et périphérique chez les multi victimes ; *les étrangers*, périphérique dans les productions des non victimes et des victimes simples, cet item intègre la zone centrale chez les multi victimes ; *les quartiers Nord*, les sujets multi victimes font mention des quartiers Nord, dans lesquels ils habitent. On retrouve cet item uniquement chez les multi victimes, dans la zone périphérique.

Concernant la question de caractérisation, nous avons procédé de nouveau à deux types d'analyses : au niveau des *moyennes* de chaque item et au niveau de la *distribution des réponses* pour chaque item. Au niveau des moyennes, nous pouvons constater :

- que quatre items sont relativement saillants pour chacun des sous-groupes (non victimes, victimes simples et multi victimes). Il s'agit de « agressions » ($m_{nonv.}=.56$, $m_{v.simp.}=.68$, $m_{multiv.}=.81$), « viols » ($m_{nonv.}=.47$, $m_{v.simp.}=.60$, $m_{multiv.}=.79$), « drogue » ($m_{nonv.}=.36$, $m_{v.simp.}=.49$, $m_{multiv.}=.73$) et « vols » ($m_{nonv.}=.17$, $m_{v.simp.}=.32$, $m_{multiv.}=.60$) ;
- que l'item « quartier dégradé », qui a une moyenne proche de 0 chez les non victimes ($m=-.04$) et les victimes simples ($m=.02$), voit sa moyenne augmenter remarquablement chez les multi victimes pour atteindre .36 ;
- la « peur » a une moyenne supérieure à .25 chez les victimes simples ($m=.37$), mais cette moyenne est plus proche de 0 chez les non victimes ($m=.13$) et les multi victimes ($m=.16$).

Concernant l'étude de la distribution des réponses des sujets, nous avons regardé ce qu'il en était pour les items dont la moyenne ressortait dans au moins une des modalités du niveau de victimation (« agressions », « peur », « vols », « dégradations », « drogue » et « viols »).

Tableau 6 : réponses à la question d'associations en contexte de substitution (Q.2) en fonction du niveau des victimation des sujets

	Rang ≤ 2.6	Rang > 2.6
NON VICTIMES (n = 349)	Fréquence ≥ .20 Vols (f=.23, rg=2.6) Jeunes (f=.21, rg=1.8)	
	Fréquence < .20 Etrangers (f=.19, rg=.17) Violence (f=.17, rg=2.1) Peur (f=.15, rg=2.5)	Drogue (f=.17, rg=2.7) Nuit (f=.15, rg=2.9)
VICTIMES SIMPLES (n = 63)	Fréquence ≥ .20 Violence (f=.44, rg=2.3) Agressions (f=.33, rg=1.9) Viols (f=.21, rg=2.3)	Drogue (f=.46, rg=3.2) Vols (f=.29, rg=3.0) Peur (f=.25, rg=2.7)
	Fréquence < .20 Vitesse (f=.17, rg=2.5) Délinquance (f=.15, rg=1.7) Etrangers (f=.13, rg=2.5)	Insultes (f=.19, rg=3.7) Alcool (f=.13, rg=3.5) Dégradations (f=.13, rg=4.3)
MULTI VICTIMES (n = 121)	Fréquence ≥ .20 Etrangers (f=.35, rg=1.7) Vols (f=.24, rg=2.1)	Drogue (f=.35, rg=2.7) Quartiers Nord (f=.30, rg=2.7)
	Fréquence < .20 Violence (f=.19, rg=2.3) Jeunes (f=.19, rg=2.4) Peur (f=.10, rg=2.0)	Nuit (f=.18, rg=2.9) Alcool (f=.15, rg=2.7) Police (f=.15, rg=2.9)

Les éléments ayant une fréquence ≥ .20 et un rang ≤ 2.6 sont les éléments susceptibles de constituer la zone centrale de la représentation.

Les items « agressions », « vols », « drogue » et « viols » ont tous les quatre une courbe de distribution en J, quel que soit le niveau de victimation des sujets. On peut faire l'hypothèse que ces quatre items font partie de la zone centrale de la représentation sociale de l'insécurité. L'item « peur » a pour sa part une distribution en J chez les victimes simples et les non victimes ; en revanche, cette distribution n'est que tendanciellement centrale chez les multi victimes. Ce résultat vient contredire celui obtenu avec la question d'associations libres.

Enfin, l'item « dégradations » possède une courbe de distribution quasi plate chez les vierges et les victimes simples. Cette courbe devient centrale chez les multi victimes qui ont en majorité choisi cet item comme étant représentatif (56% des sujets, soit 68/122). Il semble donc que, lorsque les individus ont été victimes de plusieurs délits dans une période assez réduite (six mois dans notre recherche), ils de-

viennent plus sensibles aux atteintes à leur environnement immédiat (le quartier où ils habitent) et à ses dégradations (tags, poubelles brûlées, halls d'entrée saccagés...).

Discussion

Cette seconde étude réalisée auprès de la population des quartiers Nord de Marseille nous a permis de confirmer l'existence d'un effet du niveau de victimisation des individus sur leur représentation sociale de l'insécurité. En effet, seule la prise en compte de ce niveau de victimisation nous permet de mettre en lumière des différences dans la structure de la représentation de l'insécurité.

Ayant neutralisé le type de quartier d'habitation des sujets (ici, tous habitaient dans des quartiers soumis à une pression objective des faits élevée), nous avons pu contrôler un éventuel effet du type de victimisation cette fois. On est effectivement en droit de penser que le fait de se faire agresser physiquement aura un impact plus fort sur la représentation de l'insécurité, que le fait de se faire insulter ou même voler sa voiture. Or, cette étude semble montrer que, sur un plan représentationnel, il n'en est rien. En effet, quel que soit le type de victimisation subie, nos sujets partagent la même représentation de l'insécurité. Ainsi, que l'on soit victime d'une atteinte physique (agression ou autre), d'une atteinte à nos biens (cambriolage, vol de voiture...) ou même d'une « simple » incivilité (tapage, insultes...), c'est bien la répétition de ces épisodes de victimisation qui est importante et non leur type. Si l'on souhaite lutter au mieux contre l'insécurité perçue par la population (insécurité objective et subjective), on se doit donc de prendre en compte le niveau de victimisation des individus, quelles que soient les victimisations subies.

La prise en compte du niveau de victimisation des sujets nous renseigne sur la dynamique de la représentation sociale de l'insécurité (cf. tableau 7). On peut noter l'émergence progressive de la sensibilité aux dégradations de l'habitat comme structurant la représentation, en parallèle au niveau de victimisation.

Concernant les objets de cristallisation de l'insécurité, nous constatons également un effet du niveau de victimisation. En effet, si les sujets non victimes ne produisent que des stigmatisations sur les jeunes de manière saillante, les victimes simples, puis les multi victimes cristallisent progressivement l'insécurité sur les étrangers d'une part, et sur les quartiers Nord et les cités d'autre part. Ces cristallisations n'apparaissent toutefois que lorsque les sujets répondent dans un contexte de substitution.

Tableau 7 : dynamique de la représentation sociale de l'insécurité en fonction du niveau de victimisation (étude « Quartiers Nord »)

	Non victimes	Victimes simples	Multi victimes
Éléments centraux	Agressions Viols Vols Drogue Violence Jeunes	Agressions Viols Vols Drogue Violence	Agressions Viols Vols Drogue Violence Peur Dégradations Étrangers
Éléments périphériques	Peur Étrangers Police	Peur Alcool Voitures Dégradations Jeunes Étrangers Police	Alcool Voitures Jeunes Cités Police

Conclusions

Les trois principales variables que nous souhaitions tester étaient le type de quartier d'habitation des sujets en prenant en compte la pression objective des faits dans le quartier (POF élevée *vs.* faible ; étude « Martigues »), le niveau de victimisation des sujets (non victimes *vs.* victimes simples *vs.* multi victimes ; études « Martigues » et « Quartiers Nord ») et le type de victimisations subies (peu graves *vs.* moyennement graves *vs.* très graves ; étude « Quartiers Nord »). L'étude de l'influence potentielle de chacune de ces trois variables permet de prendre en considération à la fois un point de vue purement objectif (le type de quartier d'habitation, en fonction des chiffres enregistrés par la Police) et un autre point de vue sûrement plus subjectif (le niveau de victimisation des sujets, auto rapporté). En effet, l'un des problèmes soulevé par les « professionnels » de l'insécurité, ainsi que par la plupart des chercheurs qui travaillent sur ce sujet, réside dans le fait que le sentiment d'insécurité ne repose pas forcément sur une réalité tangible et concrète. Autrement dit, ce n'est pas forcément dans les lieux où se produisent le plus d'agressions que l'on retrouve un sentiment d'insécurité plus élevé.

Nous avons pu voir dans l'étude « Martigues » à quel point ceci est vrai, les sujets résidant dans des quartiers fortement délinquants ne se sentant pas forcément plus en insécurité que ceux résidant dans des quartiers moins touchés par la délinquance. De même, concernant la représentation sociale de l'insécurité, nous avons pu voir qu'elle était identique,

qu'on habite dans un quartier « calme » ou dans un quartier plus « sensible ». En revanche, le sentiment d'insécurité déclaré et la représentation sociale de l'insécurité semblent dépendants du niveau de victimation des individus, avec l'augmentation du sentiment d'insécurité chez les « multi-victimes » ainsi que le glissement de la peur et des cristallisations sur des groupes sociaux dans le système central de leur représentation de l'insécurité. Restait à savoir si le type de victimation subie pouvait avoir un effet sur le vécu en terme de représentation sociale de l'insécurité.

L'étude « Quartiers Nord » nous a permis d'étudier l'impact possible du type de victimations subies. Cette fois-ci, tous les sujets résidaient dans le même type de quartier, un ensemble de cités, au Nord de la ville de Marseille, traditionnellement considérées comme les « quartiers pauvres » et les plus fortement délinquants de la ville. Nous avons retrouvé un effet du niveau de victimation sur la représentation sociale de l'insécurité. Par contre, le type de victimations subies ne semble pas avoir d'impact sur cette représentation. Si on retrouve bien une différence entre les non victimes et les victimes, il n'y a aucune différence dans la structure de la représentation entre les victimes des différents types de délits (agressions physiques, vols, insultes...). Mais il reste toutefois à tester l'existence d'un lien entre sentiment d'insécurité et type de victimations, ce qui n'a pas été fait dans cette deuxième étude.

Les résultats de ces deux études sont donc bien cohérents, dans le sens où l'on retrouve un effet uniquement du niveau de victimation dans chacune d'entre elles, indépendamment du type de quartier d'habitation (étude « Martigues ») ou du type de victimations subies (étude « Quartiers Nord ») sur la représentation sociale de l'insécurité.

Il est aussi intéressant de voir dans le détail l'effet du niveau de victimation sur la dynamique de cette représentation. D'après nos résultats, il nous semble que cet effet se fait ressentir essentiellement sur trois types d'items :

- *la peur personnelle*. En effet, la notion de peur est bien présente dans la représentation sociale de l'insécurité dans chacune des modalités de la variable. Toutefois, si elle est très saillante dans le discours des multi victimes (et très probablement centrale), elle l'est beaucoup moins dans celui des non victimes et des victimes simples. C'est donc bien la répétition des épisodes de victimation qui entraîne la mise en avant de cette notion de peur chez les

sujets (ces résultats étant toutefois plus nets dans l'étude « Martigues » que dans l'étude « Quartiers Nord ») ;

- *la sensibilité aux dégradations de l'environnement immédiat, du quartier*. De la même façon que la notion de peur dans l'étude « Martigues », la sensibilité aux dégradations du quartier ne devient très saillante (et probablement centrale) que chez les multi victimes dans l'étude « Quartiers Nord ». Elle correspond à un seuil de tolérance qui, une fois dépassé, va amener le sujet à se préoccuper plus de son environnement immédiat (les cages d'escaliers abîmées, les locaux à poubelles brûlés...) ;

- *des items socialement marqués*, souvent de manière négative. Il s'agit d'items qui ne sont pas forcément verbalisés directement par les sujets. Ces items constituent ce que Guimelli et Deschamps (2000) nomment « la zone muette » de la représentation. Les questions posées en contexte de substitution nous ont aidé à mettre en évidence cette zone muette, composée d'éléments cristallisant l'insécurité sur les jeunes, les étrangers et les cités. Elle est aussi fortement influencée par le niveau de victimation des sujets, dans le sens où les cristallisations sur les jeunes, les étrangers et les cités n'apparaissent que très peu (voire pas du tout) dans les réponses des sujets non victimes. Chez les sujets victimes, par contre, la verbalisation de ce type d'items est beaucoup plus importante. Nous devons toutefois garder à l'esprit qu'à l'heure actuelle, il ne nous est pas possible d'affirmer catégoriquement que cette méthode de substitution met bien en lumière des éléments de leur représentation que les individus « cachent » et non des stéréotypes sur la représentation qu'ils se font du « groupe de référence » (les martégaux, les marseillais). Ce débat fait d'ailleurs l'objet d'un article de Flament, Guimelli et Abrieu (2006, dans ce numéro).

Il semble donc que la peur s'installe peu à peu et se cristallise progressivement sur des groupes sociaux « marqués » (les étrangers), en fonction du niveau de victimation des individus. Ceci va selon nous dans le sens d'une prise en charge des problèmes d'insécurité non seulement sur un plan objectif (la lutte contre l'insécurité « réelle », la délinquance), mais également sur un plan plus subjectif, en fonction de la manière dont les individus se représentent le phénomène d'insécurité.

RÉFÉRENCES

- ABRIC J.-C. (1994): *Pratiques sociales et représentations*. Paris, PUF.
- ABRIC J.-C. (1996): *Exclusion sociale, insertion et prévention*. Ramonville Saint-Agne, Érès.
- ABRIC J.-C. (2003): *Méthodes d'étude des représentations sociales*. Ramonville Saint-Agne, Érès.
- ABRIC J.-C. et TAFANI É. (1995): Nature et fonctionnement du noyau central d'une représentation sociale. *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 28, pp. 22-31.
- AMERIO P. et ROCCATO M. (2004): Structure multifacettée du sentiment d'insécurité. *Psychologie & Société*, 7, pp. 47-70.
- AUGOYARD J. F. et LEROUX M. (1991): Les facteurs sensoriels du sentiment d'insécurité. In Y. Bernard et M. Segaud (Dir.), *La ville inquiète : habitat et sentiment d'insécurité*. Paris, Éditions de l'espace européen, pp. 23-51.
- BARKER B. (2003): *Effects of incivility and perceived injustice: A campus experience*. American Psychological Association Annual Convention, Toronto.
- DESCHAMPS J.-C. et GUIMELLI C. (2004): L'organisation interne des représentations sociales de la sécurité/insécurité et l'hypothèse de la zone muette. In J.-L. Beauvois, R.-V. Joule et J.-M. Monteil (Dir.) *Perspectives cognitives et conduites sociales, IX*. Rennes, PUR, pp. 105-130.
- GUIMELLI C. (1994): *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- GUIMELLI C. (1996): La déviance vue par les instances chargées du maintien de l'ordre. In J.-C. Abric (Dir.), *Exclusion sociale, insertion et prévention*. Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 125-136.
- GUIMELLI C. et DESCHAMPS J.-C. (2000): Effets de contexte sur la production d'associations verbales. Le cas des représentations sociales des gitans. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 47-48, pp. 44-54.
- GUIMELLI C. et ROUQUETTE M.-L. (2004): Étude structurale de la relation d'antonymie entre deux objets de représentation sociale : la sécurité vs. l'insécurité. *Psychologie & Société*, 7, pp. 71-88.
- LAGRANGE H. (2003): *Demandes de sécurité*. Paris, Seuil.
- MOLINER P., RATEAU P. et COHEN-SCALI V. (2002): *Les représentations sociales. Pratique des études de terrain*. Grenoble, PUG.
- MOSER G. (1992): *Les stress urbains*. Paris, Armand Colin.
- MOSER G. (1998): Attribution causale et évolution du sentiment d'insécurité de victimes de différents types de vols. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 39, pp. 43-52.
- MOSER G. (2004): Les conditions psychosociales et environnementales d'un sentiment de sécurité. *Psychologie & Société*, 7, pp. 11-24.
- PAPERMAN P. (1991): Quelques raisons de ne pas parler d'insécurité dans les quartiers ayant mauvaise réputation. In Y. Bernard et M. Segaud (Dir.), *La ville inquiète : habitat et sentiment d'insécurité*. Paris, Éditions de l'espace européen, pp. 119-134.
- PEYREFFITE A. (1977): Réponses à la violence. *Rapport du comité d'études sur la violence, la criminalité et la délinquance*. Paris, La documentation française.
- ROCHÉ S. (1993): *Le sentiment d'insécurité*. Paris, PUF.